



BELIN, 2014

Michèle Petit

**Lire le Monde.**  
Expériences de transmission  
culturelle aujourd'hui

ISBN 978-2-7011-9027-3

219 pages  
17 €

## LIRE LE MONDE

Comment nos sociétés en sont-elles arrivées à « réduire la littérature à l'art des coquetteries de nantis ou les bibliothèques à de simples lieux d'accès à l'information » ? C'est la question que pose Michèle Petit, anthropologue au LADYSS, laboratoire qui croise la sociologie et la géographie (CNRS, université Paris1), dans son dernier essai : *Lire le monde, Expériences de transmission culturelle aujourd'hui* (Belin, 2014).

Michèle Petit est connue pour ses recherches sur la lecture, nourries par des expériences de terrain aux quatre coins du monde. Après *l'Éloge de la lecture, la construction de soi* et *L'Art de lire, ou comment résister à l'adversité* (Belin, Collection Nouveaux mondes, 2002 et 2008), Michèle Petit a rassemblé dans cet ouvrage ses conférences prononcées ces dernières années. La littérature et toutes les formes artistiques permettent d'interposer entre le monde et nous un tissu de mots, d'histoires, d'images et de connaissances qui nous aident à ne pas craindre d'être précipités dans le gouffre de l'inconnu. C'est tout le sens de ce nouvel opus : la littérature permet d'habiter un lieu en réduisant l'étrangeté.

Entre lire parce que c'est bon pour la réussite scolaire, professionnelle ou sociale et lire pour le plaisir, le sens de la lecture s'est perdu.

À quoi ça sert de lire quand on sait lire ? À cette question, les lecteurs répondent que la lecture est fondée sur « une nécessité existentielle, une exigence vitale ». Lire est un processus complexe dont certains aspects sont toutefois récurrents dans les témoignages de lecteurs d'ici et d'ailleurs. Michèle Petit en distingue quelques-uns. Le livre est proche de la cabane. Il est générateur de rêveries et de souvenirs inoubliables<sup>1</sup>. Il permet de rencontrer l'autre et de cultiver l'empathie...

Longtemps ce sont les cultures orales qui ont fourni nos repères : chansons, ritournelles, contes, danses, légendes ou encore dictions, tout contribuait à construire le monde et à mettre du sens sur des événements inattendus ou sur des situations inédites. C'est d'abord essentiellement dans l'espace familial que cette transmission s'est opérée. Il s'agissait de construire une continuité avec les ancêtres et permettre à l'enfant de prendre sa part de responsabilité dans le monde qu'il est en train de découvrir.

Lorsque les familles ne sont pas ou plus en mesure d'assurer la transmission, d'autres adultes prennent le relais. L'auteure décline les exemples de médiateurs culturels qui invitent les adolescents à regarder leur propre pays avec un sentiment d'étrangeté pour retrouver la vision poétique des choses et favoriser le détour par l'autre. Les bibliothèques deviennent alors de vrais « conservatoires de sens ».

Le recul de la lecture régulière de livres est manifeste dans de nombreux pays. Toutefois des passeurs se lèvent pour faire de la lecture et des œuvres d'art un art vivant. Ils inventent de nouveaux lieux de partage. Certains par exemple lancent des moments de lectures à haute voix dans des lieux publics. Des dictions de poèmes facilitent la familiarisation avec la lecture savante. De jeunes chanteurs lyriques chantent dans les rues pour faire découvrir l'opéra... On retrouve là l'influence de Michel de Certeau et la mise en avant de l'oralité des œuvres. Ce faisant, c'est un nouveau regard saturé d'imaginaire qui est porté sur le réel.

Tout l'art de la transmission, affirme l'auteure, réside dans le refus de l'injonction verticale et dans la volonté de montrer inlassablement que les pratiques culturelles sont nécessaires à la vie. Mais comment rendre l'appropriation des œuvres d'art désirable ? À l'école comme à la bibliothèque, l'éducation à l'art et par l'art, centrée sur des formes de

partage autour des objets artistiques, ne devrait pas être l'apanage de lieux particuliers. La finalité éducative n'est plus d'adapter les enfants au monde, mais de les aider à s'accorder au monde – « comme musicalement » –, à la recherche d'une harmonie. Ainsi pensée la lecture rend le monde habitable.

L'auteure appuie sa réflexion sur sa longue expérience des ateliers centrés sur la lecture et l'écriture de textes littéraires dans des espaces en crise. Au fil des pages, la réflexion prend une dimension universelle tant les exemples choisis pour étayer ou éclairer la pensée émanent d'univers géographiques, culturels ou sociaux différents. Les exemples d'Amérique latine (Brésil, Argentine, Mexique, Venezuela, Colombie, Pérou, Amazonie...) sont les plus nombreux. D'autres émanent d'Europe : Grèce, Italie, Espagne... Sans oublier la diversité de notre propre territoire (banlieues, zones rurales). L'Inde, l'Afrique et l'Australie sont aussi citées au détour de témoignages. L'auteure interroge également la lecture sur écran qu'elle n'oppose pas à la lecture sur papier. Une solide bibliographie est répartie au fil des pages et les sites des articles accessibles en ligne sont mentionnés.

Dans cet essai très stimulant, Michèle Petit exhorte à résister au formatage, au dictat de la rentabilité immédiate et du quantifiable de la lecture. Elle dédie son livre à un jeune adolescent anonyme grâce à qui elle découvrit la beauté d'un magnifique arc-en-ciel dans le ciel gris de Paris. L'espace d'un instant, il avait éprouvé le besoin de partager dans un sourire ce qui l'avait émerveillé !

**Christa Delahaye**

**1.** L'auteure déplore que l'attention des théoriciens de la réception porte davantage sur l'interprétation que sur l'imprégnation.



CHANDEIGNE, 2014

**Mia Couto,**  
**trad. du portugais (Mozambique)**  
**par Elisabeth Montero Rodrigues**  
**La Pluie ébahie**

ISBN 978-2-36732-086-1

**93 pages**  
**14 €**

**RÉCITS  
D'ENFANCE**

## LA PLUIE ÉBAHIE

La pluie refuse de tomber sur un petit village du Mozambique. On n'avait encore jamais vu cela, une pluie qui reste ainsi en suspens, une brume épaisse, à peine un « pluviotis » mince qui flotte indécis entre ciel et terre. Elle est maladroite et somnolente tout comme moi, se dit un petit garçon qui habite là, elle est « ébahie » : c'est ainsi que l'ont toujours qualifié ses parents qui le trouvent « lent pour agir, attardé pour penser ». Est-ce un sort jeté sur le village ? La pluie a-t-elle été démonsée ? Ou bien faut-il chercher la cause du côté de la nouvelle usine et de ses fumées qui empêchent les nuages de se former ? Dans le fleuve languit un maigre filet d'eau, la terre se craquèle et le maïs a jauni. Les anciens du village tiennent conseil, la tante s'en va prier à l'église tandis que le père s'en va parler au fleuve, toute la famille bat l'air avec des pelles et des balais, le grand-père catapulte des cailloux contre les cieux escamotant « trouver le paysage », « déchirer des entrebâillements de ciel dans ce voile d'eau » : rien n'y fait, la pluie demeure « accrochée à un cintre invisible, planant sans poids », oubliant sa destinée qui est de tomber.

La mère, une femme décidée qui a les pieds sur terre, prend sur elle d'aller parler au patron de l'usine où sont employés la plupart des villageois. Que se passe-t-il là-haut dans le bureau, pendant que l'attend son petit garçon venu l'accompagner ? Le temps passe grâce au jeu de billes : le fils du directeur fait connaissance avec lui, bravant l'interdiction parentale de « jouer avec les nègres et de toucher cette terre d'Afrique qui donne des maladies ». Les événements anciens vont-ils se reproduire, réactualisant la légende familiale selon laquelle l'arrière-arrière-grand-mère Ntowneni, qui était d'une grande beauté, s'était donnée jadis au seigneur du royaume voisin pour apporter l'eau au village ? Comme,